L'inconscient et *lalangue*

Jean Pierre Rouillon

Le concept de l'inconscient[1] est tributaire de l'idée que l'on se fait du langage et de la fonction de celui-ci. Cette conception du langage est elle-même dépendante du concept de l'inconscient. La découverte freudienne ne se réduit pas au fait de déloger le conscient et la réflexion de leur place centrale, dans le traitement de l'humain, ni à la prise en compte de la dimension des phénomènes inconscients dans le comportement. Elle se fonde sur le fait que l'inconscient répond à des lois précises, que l'on peut isoler, et qu'il possède une logique propre qui est aussi rigoureuse que celle de la mathématique. Ces lois, ce sont celles que Freud isole dans l'interprétation des rêves, des actes manqués et dans l'analyse du mot d'esprit. Ce sont le déplacement et la condensation.
À ces lois dégagées par Freud au-delà ou en deçà de la dimension de la signification prêtée aux phénomènes inconscients, Lacan donne leur véritable portée en montrant qu'il s'agit des lois du langage et de la parole. Les structures dégagées par Freud dans les mécanismes de l'inconscient sont celles-là mêmes qui ordonnent le langage.

L'inconscient structural

Pour cette raison, Lacan a pu dire que *l'inconscient est structuré comme un langage*. L'inconscient, à ce moment là de l'enseignement de Lacan, est structuré comme le langage tel que le découvre Saussure. C'est la découverte par Lacan de la linguistique structurale de Ferdinand de Saussure et de Roman Jakobson qui lui permet de redonner à l'inconscient freudien toute sa portée, avec sa dimension de scandale.
La découverte de l'inconscient par Freud et sa reprise par Lacan modifie profondément la conception que l'on peut se faire du langage et de ses rapports à l'être. Ce n'est plus l'être qui est premier, mais le langage en tant qu'il détermine le sujet avant toute histoire, tout événement, toute réalité. Le sujet en est divisé d'avoir perdu, avant même sa naissance, une part d'être. L'inconscient de s'articuler est dépositaire d'un savoir qui nous agit sans que nous ne le sachions. Et nous sommes responsables de plein droit de ce savoir qui nous guide et nous oriente à notre insu.
Dans ce premier temps de l'enseignement de Lacan, ce dont le sujet se plaint se résout dans la structure de langage, dans la réponse à un « qu'est-ce que ça veut dire ? » La signification est sexuelle par excellence et la pulsion trouve à se loger entre désir et demande. C'est dans l'adresse à un Autre que le sujet peut situer la réponse à ce qui l'embarrasse et le fait souffrir. Il suffit que cet Autre ne fasse pas barrage à la révélation de la vérité. Le sujet, alors, doit assumer cette position qui l'inscrit dans la dimension du sens et de la signification tout en préservant le jeu du désir qui court entre les signifiants.

[1] Cette conférence a été donnée par J.-P. Rouillon, le 26 novembre 2011 à la section clinique de Strasbourg.

Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire

Lacan découvre par les avancées de son enseignement que si la sexualité passe par les défilés du signifiant, une part obscure, inassimilable reste cependant en dehors de cette structure. C'est la part perdue, inhérente au fait d'avoir consenti au langage, qui peut se loger par défaut dans le manque de l'Autre, mais qui ne cesse de tourmenter le sujet. C'est elle qui vient assiéger les confins du corps, sur ses bords, et qui assure au sujet un semblant d'être qu'il ne cesse de rechercher dans sa rencontre avec l'Autre sexe.

C'est du fait de **S(Ⱥ)** que tout de la sexualité, tout de la jouissance ne peut s'inscrire dans le langage. Pour autant, ce reste qu'est l'objet *a*, de s'extraire comme impossible, demeure lié à cette structure, il en est dépendant, même si c'est au titre d'une limite.

C'est cette conception de l'inconscient qui fait problème aujourd'hui où la montée au zénith de l'objet *plus-de-jouir* réduit les prétentions de l'inconscient transférentiel et interprétatif à réguler la jouissance. Qu'advient-il de la question « qu'est-ce que ça veut dire ? » quand la dimension de la satisfaction est aux premières loges du fait de la prolifération des *lathouses*. Ce n'est plus la névrose qui est au premier rang, mais les addictions multiples qui consument le *parlêtre*. Cette difficulté apparaît aujourd'hui de façon criante du fait des avancées de la civilisation, mais cette impasse s'est signalée depuis longtemps dans la psychanalyse, du fait de l'expérience même. Ce qui est venu faire limite à cette tentative de réguler la jouissance par la seule structure de langage, c'est le constat que le symptôme n'est pas seulement plainte et souffrance, mais aussi jouissance et satisfaction. S'il est une formation de compromis entre plaisir et déplaisir, langage et pulsion, corps et parole, s'il est trace d'un conflit entre la réalité et le plaisir, il est aussi satisfaction et jouissance. Prendre au sérieux le fait que le symptôme est une production de l'inconscient, qu'il dépend de la rencontre du sujet avec le langage, avec la parole, c'est prendre en compte le fait qu'il y a un lien entre la jouissance et le langage, entre la parole et la satisfaction. Ce lien ne peut se réduire à la seule interdiction.

Une reprise de l'inconscient

À partir du Séminaire XX[2], Lacan considère que le langage est certes la condition de l'inconscient, mais qu'il est aussi celle de la jouissance.

Il opère ce retournement tout au long de cette année 1972/1973 et il va le développer ensuite dans son dernier enseignement. Celui que Jacques-Alain Miller est en train de reprendre et qui nous éclaire de façon radicalement nouvelle. Lacan ne cesse de prendre appui sur sa célèbre formule *L'inconscient est structuré comme un langage* en disant qu'elle ne l'a jamais trompé, fil rouge qui l'a conduit tout au long de ces années, mais c'est à une reprise radicale de l'inconscient et de la question du langage qu'il s'attèle alors.

Ce qui l'a guidé jusqu'à présent, l'*organon* pour définir ce qu'est l'opération analytique, c'est l'articulation entre S1 et S2, articulation à laquelle il faut rattacher les terme de **Ⱥ** et de petit *a*.

Lacan, avec cette structure *a minima* de quatre termes, détient l'appareil d'où extraire les coordonnées de l'acte analytique : comment avec de la parole et du symbolique traiter ce qui leur *ex-siste*, soit le réel et la jouissance ? C'est la structure de langage, soit l'articulation entre S1 et S2 qui permet de réguler la jouissance, de lui donner un cadre qui la localise. La finalité, c'est dire que non à la jouissance, soit l'interdire.

Lacan modère cette exigence dans son « Allocution sur les psychoses de l'enfant »[3] : « Toute formation humaine a pour essence et non pour accident de réfréner la jouissance »[4]. Il ne s'agit plus de l'interdire, mais de la réfréner, c'est-à-dire de la limiter. Ce dont il s'agit dans le

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975.

[3] Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p. 361.

[4] *Ibid.* p. 364.

cas de l'enfant, c'est qu'il ne soit pas en place d'objet condensateur de jouissance, c'est d'extraire l'excès qui est en jeu dès qu'il concerne la jouissance.

La jouissance dans le langage

Lacan situe alors la jouissance, non pas en dehors du langage, mais dans le langage lui-même. C'est l'orientation qu'il prend dans le Séminaire XX sur le langage, la jouissance et l'éthique. Dès lors que le langage est condition de la jouissance, c'est toute l'éthique qui est à reprendre, celle des philosophes, mais aussi bien celle de la psychanalyse. En 1972, Lacan, prend acte de l'échec de la linguistique structurale à donner le statut de science à la psychanalyse comme il avait pu l'espérer en prenant appui sur les travaux de Claude Levi-Strauss et comme il l'avait souhaité dans son retour à Freud. Ce statut scientifique tenait au fait d'avoir dégagé – pour la linguistique structurale – son objet et de lui avoir attribué des lois de composition et de transformation. Le langage relevait strictement de la définition de son élément : le signifiant et de la différence entre deux de ses éléments. Le langage se construit de façon invariante comme pure différence, comme opposition entre deux de ses termes. C'est à partir de cette différence que le langage comme totalité peut se déduire. Cette structure minimale se retrouve dans toutes les langues. Ce modèle scientifique trouve sa limite en ne pouvant rendre raison de la pratique et de la sémiologie. Les seules opérations de la métaphore et de la métonymie ne peuvent rendre compte de la production du sens et de la signification. De plus, la question du rapport de la langue au référent ne cesse de faire retour, d'avoir été exclu sans autre forme de procès que d'être désigné du terme d'arbitraire. Qualification lourde de conséquences que De Saussure allait payer en se perdant dans les rivages incertains de l'anagramme. Le langage s'incarnait pour la linguistique structurale dans une éternité, une fixité qui réduisait l'invention et l'acte propre lié à l'exercice de la parole.

Une déception

Ces impasses de la linguistique structurale vont trouver leur point d'orgue dans la naissance d'un nouveau courant linguistique : la grammaire générative de Chomsky. Le modèle promu par Chomsky fait valoir un usage inné de la langue, une invention propre à chaque locuteur. La construction de modèles transformationnels de la langue va vite trouver ses limites dans des formulations de plus en plus incompréhensibles. Lacan dira sa déception lorsqu'il rencontrera Chomsky, qui ne lui donnât pas matière pour ses interrogations sur le langage.

Prenant acte des impasses de la linguistique, Lacan ré-interroge la fonction du langage à partir de son fondement même. Il examine l'articulation qui est au principe du langage, l'articulation entre S1 et S2. Dès lors que la linguistique perd son statut de science, c'est son fondement même qu'il faut interroger c'est à dire l'articulation entre S1 et S2.

Le problème est que cette articulation produit le signifié et la signification. Le langage ne sert plus aux fins de communication, il ne se déploie plus dans les registres de la question et de la réponse, de la demande et du désir. La parole ne sert plus alors à la signification et à l'échange, mais à la jouissance et à la satisfaction.

La question alors c'est le passage de l'Un au d'eux, et la façon dont peut s'effectuer cette articulation. Mais, en amont de l'articulation entre le Un et le deux, se pose aussi celle de l'élément un qui peut s'isoler et du statut de cet élément. Est-il possible, à partir de cet élément, de constituer un tout ? L'élément est-il déjà porteur de ce qui va unifier l'ensemble ? Est-il l'élément qui va se retrouver à tous les étages de la construction sur le mode de la structure ? Lacan répond en lui opposant le terme d'*appareil*, appareil qui se définit en fonction de son usage, et non en fonction de sa structure. C'est cette opposition entre structure

et appareil que Jacques-Alain Miller fait valoir dans son texte « Le monologue de l'apparole »[5]. Ce mot d'*appareil* a un versant du côté du semblant et un du côté de l'utile.
D'un côté, l'appareil est le déploiement extérieur des apprêts, relatif à tout ce qui est la belle apparence, l'impression produite par l'ensemble. Il y a toujours dans l'appareil magnificence et ostentation…
De l'autre côté, il y a le versant de l'utile, puisqu'un appareil est un assemblage, qui permet d'accomplir une fonction. Cet agencement forme une totalité, les éléments sont rassemblés pour servir.
L'appareil est un montage, plus hétéroclite que la structure, et surtout puissamment finalisé. Une structure, cela se déchiffre, se construit, mais c'est un élément contemplatif. Il faut ajouter l'action de la structure pour que ça se mette à fonctionner. L'appareil lui est d'emblée branché sur une finalité, ici sur une finalité de jouissance, qui surclasse celle de connaissance de la réalité. Considérons que le concept de structure appartient proprement au contexte défini par le premier ternaire (La parole, le langage, la lettre) et que son pendant est l'appareil (*L'apparole, lalangue, lituraterre*).
Lacan reprend à son compte dans le Séminaire XX, la notion d'ensemble, de la théorie de Bourbaki, laquelle construit cette notion à partir du disparate, et de l'hétéroclite.

Y'a d'l'Un
Lacan donne un nouveau statut de la langue. *Lalangue* en un seul mot, rend compte de l'articulation, du passage de l'Un au deux, et de la présence de la substance jouissante dans la langue. Dès lors, ce n'est plus le langage qui est premier, mais *lalangue. Lalangue* est ce premier appareil dont use le *parlêtre* pour traiter le réel auquel il est confronté. Ce n'est plus l'articulation entre les signifiants qui commande dès lors que c'est l'Un qui s'impose – non comme différenciation, mais comme multiple, comme fourre-tout, comme indistinction. Il s'agit de repérer comment le sujet peut opérer d'abord le passage de ce Un à l'élément, puis à l'articulation. Qu'est-ce qui nécessite pour le *parlêtre*, ce passage de l'Un à l'un de l'élément ?
C'est ce que Lacan nous indique au début du Séminaire XX. Cette exigence découle du fait de l'impossible du rapport sexuel : « C'est bien cela qui se produit dans l'espace de la jouissance sexuelle – qui de ce fait s'avère compact. L'être sexué de ces femmes pas-toutes ne passe pas par le corps, mais par ce qui résulte d'une exigence logique dans la parole. En effet, la logique, la cohérence inscrite dans le fait qu'existe le langage et qu'il est hors des corps qui en sont agités, bref l'Autre qui s'incarne, si l'on peut dire, comme être sexué, exige ce *une* par *une*. » [6]
Et c'est bien là, l'étrange, le fascinant, c'est le cas de le dire – cette exigence de l'Un – comme déjà étrangement le *Parménide* pouvait nous la faire prévoir – c'est de l'Autre qu'elle sort. Là où c'est l'être, c'est l'exigence de l'infinitude. »[7]
Repensant l'éthique dans le Séminaire XX, Lacan interroge la jouissance sexuelle, en tant qu'elle ne peut se réduire à la jouissance phallique. Cette dernière, à ce point de son enseignement, se situe sur le versant de l'homme, mais aussi bien sur celui du langage. Lacan nous signale d'entrée de jeu que les modalités de cette jouissance ne dépendent ni de l'anatomie ni du biologique. Mais la définir avec les formules de la *sexuation*, ne supprime pas le corps. S'il n'y a de jouissance que du corps ce n'est pas dans son intériorité obscure qu'elle réside. Pour qu'elle puisse se répartir dans ces deux catégories que sont l'homme et la

[5] Miller J.-A., « le monologue de l'apparole », *La Cause freudienne,* Paris, Navarin/Seuil, n° 34, oct. 1996.

[6] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op.cit.,* p. 15.
[7] *Ibid.,* p. 55.

femme, encore faut-il qu'il y ait le langage, et pas seulement la parole. Pour Lacan la sexualité est le résultat d'une exigence logique, cette jouissance qu'il faut, c'est celle qu'il ne faut pas.
La sexualité est le résultat d'une exigence logique, c'est-à-dire qu'elle en passe par le signifiant, ce qui permet de situer deux versants de la jouissance : la logique phallique d'une part, celle qui s'ordonne de la castration, et d'autre part, une autre jouissance, qui n'en passe pas par le phallus : « En voilà le dit pour ce qui est de la jouissance, en tant que sexuelle. D'un côté, elle [la jouissance] est marquée par ce trou qui ne lui laisse pas d'autre voie que celle de la jouissance phallique. De l'autre côté, quelque chose peut-il s'atteindre qui nous dirait comment ce qui jusqu'ici n'est que faille, béance dans la jouissance, serait réalisé ? »[8]

Une Autre jouissance
Cette jouissance, les femmes n'en parlent pas, elles ne livrent pas un savoir sur ce dont elles sont affectées. Même les femmes analystes n'ont pas su, ou pas pu lever le voile sur cette jouissance énigmatique. Aussi Lacan, à la suite d'une longue tradition, situe cette jouissance sur le versant de l'infini, elle est dès lors livrée au silence des espaces infinis. Mais, si la jouissance a chance de se réaliser, dans cette perspective de l'infinitude ; le sujet ne peut que s'y perdre, d'être livré avant tout à l'exigence pure et simple. À ce versant de l'infinitude, Lacan oppose celui du fini, du *une par une*, du *pas-toutes* . Si l'Un sur le versant de l'être livre le sujet à l'exigence de l'infinitude, ce n'est qu'en passant par le un de l'élément, le un du « une par une » qu'il a chance de saisir ce qui le ravit. À ce moment de son enseignement, Lacan utilise une propriété des suites topologiques qui permet de recouvrir une suite infinie d'ensembles fermés se bouclant autour d'une faille par une suite finie d'espaces ouverts. L'important, c'est qu'il est alors possible de les compter. C'est-à-dire qu'il est possible d'introduire le un qui se compte. Il devient dés lors envisageable d'instaurer une limite à ce qui n'en avait pas. La sexualité féminine se présente donc comme ce qui peut permettre de passer de l'infini de la jouissance, à une modalité de la limite, mais différente de celle de la castration.
C'est une modalité du passage de l'Un à l'un, à l'un de l'élément qui peut se compter, premier appareillage du réel.

De la jouissance à la satisfaction
Ce n'est qu'en acceptant d'en passer par l'Un que le *parlêtre* a chance de s'extraire de l'infinitude, soit de ce qui – de ne pas avoir de limites, le laisse sans recours. Ce passage de l'Un à la limite, de la jouissance à la satisfaction, ne peut s'obtenir sans en passer par l'Autre. Mais l'Autre dont il s'agit, ce n'est pas l'Autre du langage ou du symbolique, mais celui de l'altérité, de la différence, sans pour autant que cela fasse système. C'est ce qui fera dire à Lacan que *l'Autre, c'est le corps*.
Cette approche difficile de la jouissance qu'opère Lacan dans le Séminaire XX à partir de la jouissance sexuelle n'est pas la seule à laquelle il se livre. La jouissance sexuelle constitue déjà un appareillage de la jouissance en prenant pour point d'appui la différence des sexes, et en passant par l'Autre qu'incarne pour chacun l'Autre sexe. Il s'agit d'une jouissance qui, même dans le malentendu, en passe par l'Autre, fusse au prix de le rater et de se rabattre sur un bout de corps.
Il y a des sujets qui n'en passent pas par la relation à l'Autre pour situer leur jouissance, ils en restent à la jouissance de l'Un, à la jouissance de l'idiot, à la jouissance autiste. Avant de pouvoir être jouissance de l'Autre, la jouissance est jouissance de l'Un. Pour autant, si elle ne peut pas se dire, cela ne veut pas dire qu'elle n'est pas affaire de signifiant. Le signifiant est la condition de la jouissance. C'est pour rendre compte de ce nouage, de ce lien entre la

[8] *Ibid.,* p. 14.

jouissance et le signifiant, que Lacan va définir *lalangue*. Si la même question du passage de l'Un à l'Autre, de l'Un au deux se pose, ce n'est plus sur fond de rapport ou d'absence de rapport entre l'un et l'autre, ce n'est pas non plus en posant la question de savoir comment faire de l'Un avec deux, mais à partir de l'articulation même entre le S1 et S2. C'est la raison de l'apparition d'un nouveau terme, celui de *parlêtre*.

Du sujet au parlêtre

Ce terme se substitue à celui de sujet, même si ce dernier gardera de la vigueur dans l'enseignement de Lacan. Le *parlêtre* est en effet celui qui a affaire à la parole, qu'il soit parlant ou bien parlé. Dire le *parlêtre*, c'est prendre acte du fait que l'être humain se définit d'abord dans son rapport à la parole, qu'il parle ou pas, qu'il ait l'usage ou non de la parole. C'est dans un monde de paroles qu'advient l'être humain. Il est parlé avant qu'il ne parle. Lacan revient à la linguistique à ce moment là de son enseignement. Cela ne suffit toutefois pas à définir le langage ni à en établir la science. Mais, il y a des êtres parlants. Ce terme de *parlêtre* permet ainsi à Lacan d'aller au-delà du terme de sujet, en tant que celui-ci représente un signifiant pour un autre signifiant, c'est-à-dire que l'existence du sujet repose sur l'articulation signifiante. Pour qu'il y ait sujet, si l'on suit à la lettre la définition de Lacan, il faut qu'il y ait l'articulation entre le S1 et le S2. Le sujet, au sens propre, se réduit au sujet divisé entre signifiants. Qu'il y ait des signifiants, qu'il y ait du signifiant, que l'être humain soit confronté au signifiant, cela ne fait aucun doute. Le problème est d'abord le fait que ces signifiants s'articulent, ensuite qu'ils s'ordonnent à partir de leur différenciation, et enfin, que la différenciation elle-même puisse faire système. Ensuite, qu'est-ce qui assure à un *parlêtre*, qu'un signifiant puisse être isolé, même s'il ne manque pas de produire des conséquences du fait de sa simple existence ?

Prendre appui sur le *parlêtre*, c'est en finir avec une conception de la clinique, qui ne cesse de produire de la ségrégation et de l'exclusion. C'est en finir aussi avec cette tendance à exclure le psychotique et l'autiste de la clinique et de la pratique analytique en considérant qu'ils ne peuvent prendre une position de sujet – étant hors-discours – et ne pouvant recourir au langage. C'est partir du fait que tout *parlêtre* est confronté à la parole, que ce soit d'être parlé, ou d'être parlant. Si le psychotique est avant tout parlé, cela ne veut pas dire qu'il ne puisse pas parler, qu'il ne puisse avoir un usage de la parole. Ce qui le distingue du névrosé c'est seulement de ne pas recourir au langage sur le même mode, mais nous avons vu que la définition du langage posait problème en elle-même. Ce n'est pas parce que l'on considère que le névrosé a l'usage de la parole, qu'il s'en sert uniquement pour dialoguer, qu'il ait consenti à en passer par un code, celui du langage, ou tout au moins celui de sa langue, d'une langue particulière, ne lui épargne pas pour autant d'être parlé. Ce que la psychanalyse montre chaque jour c'est qu'il est lui aussi parlé, pris dans un nœud de paroles qui l'agitent sans qu'il s'en rende compte. Il ne s'agit plus de s'arrêter au rapport du *parlêtre* au langage, de repérer seulement s'il est divisé par la chaîne signifiante, mais de saisir comment il se débrouille avec les paroles qui l'ont précédé, qui l'ont entouré, qui le poursuivent, qui l'embarrassent, et qui affectent son corps. Il s'agit de savoir comment il peut appareiller ce flot de paroles, cette masse en mouvement perpétuel. À ce moment-là on peut dire que *pas-tout* de ce qu'il entend passera par le tamis du langage. Il y a des mots, des paroles qui restent énigmatiques, qui demeurent imprononçables, qui soulèvent une horreur intraitable, ou qui provoquent une joie et une jubilation que l'on ne saurait retenir. Il y a des mots, des expressions qui ne cessent de faire retour, qui sont autant de points d'appui, de points de butée dans l'énonciation, des mots qui nous échappent. Ce n'est plus alors la signification, le sens, la volonté de vouloir dire qui sont au premier plan, mais la matière même de la parole, sa matière sonore. Aussi bien est-ce les mots, les expressions que l'on ne peut dire sans les déformer. Aussi bien est-ce ce jeune psychotique qui entend toujours la radio entre deux stations tout en se livrant à une activité

intime. Ou tel autre qui ne cesse de chantonner, de fredonner et de carillonner à tout propos. Mais ce sont aussi bien les insultes qui surgissent à tout bout de champ, sans retenue, qui s'adressent à la cantonade. Ou encore, le poète pour qui les mots sont un accès au monde et au réel.

Lacan dans la présentation des « Mémoires d'un névropathe » du Président Schreber, définit un nouveau statut du sujet, en référence à la psychose : le sujet de la jouissance.

« Quand nous lirons plus loin sous la plume de Schreber que c'est à ce que Dieu ou l'Autre jouisse de son être passivé, qu'il donne lui-même support, tant qu'il s'emploie à ne jamais en lui laisser fléchir une cogitation articulée, et qu'il suffit qu'il s'abandonne au rien-penser pour que Dieu, cet Autre fait d'un discours infini, se dérobe, et que de ce texte déchiré que lui-même devient, s'élève le hurlement qu'il qualifie de miraculé comme pour témoigner que la détresse qu'il trahirait n'a plus avec aucun sujet rien à faire, – ne trouve-t-on pas là suggestion à s'orienter des seuls termes précis que fournit le discours de Lacan sur Freud ?

La thématique que nous mesurons à la patience qu'exige le terrain où nous avons à la faire entendre, dans la polarité, la plus récente à s'y promouvoir, du sujet de la jouissance au sujet que représente le signifiant pour un signifiant toujours autre, n'est-ce pas là ce qui va nous permettre une définition plus précise de la paranoïa comme identifiant la jouissance dans ce lieu de l'Autre comme tel. »[9]

Le terme de *parlêtre* permet à Lacan d'unifier ces deux termes de sujet de l'inconscient et de sujet de la jouissance. C'est ce que Lacan nous signale d'ailleurs en prenant les phrases interrompues de Schreber comme paradigme du nouage borroméen : « Voulez-vous un exemple qui vous montre à quoi peut servir cette enfilade de nœuds pliés qui redeviennent indépendants pour peu qu'on en coupe un seul ? Il n'est pas très difficile d'en trouver et pas pour rien, dans la psychose. Souvenez vous de ce qui peuple hallucinatoirement la solitude de Schreber – *Nun will mich*… maintenant je vais me… ou encore – *Soll sollen nämlich*… vous devez quant à vous… Ces phrases interrompues, que j'ai appelées message de code, laissent en suspens je ne sais quelle substance. On perçoit l'exigence d'une phrase, quelle qu'elle soit, qui soit telle qu'un de ses chaînons, de manquer, libère tous les autres, soit leur retire le Un. »[10]

« C'est en quoi le nœud borroméen est la meilleure métaphore de ceci, que nous ne procédons que de l'Un. »[11]

Le terme de *parlêtre* permet donc de considérer le langage et la parole, non seulement sur leur versant de sens et de signification, mais aussi sur celui de la jouissance. C'est la prise en compte du fait que la parole ne vise pas seulement à interdire la jouissance, mais qu'elle est aussi un des moyens de la jouissance. Avant de vouloir dire, la parole sert un *vouloir-jouir*. Ce qu'il s'agit alors de repérer n'est pas ce qui interdit la jouissance, mais ce qui la refreine.

L'être et la substance

Dans *parlêtre,* il y a parole, mais il y a aussi la dimension de l'Être. On sait que Lacan n'est guère enthousiaste en ce qui concerne la question de l'Être, question qui relève de la philosophie et de la métaphysique. Dans le Séminaire XX, il fait un sort à cette notion d'être, en la renvoyant au discours du maître, au discours du m'être. Il vise – dans la reprise de cette dimension de l'Être relevant d'un discours qui est antérieur à l'avènement du discours de la science – une relecture de la division entre l'être et le sens telle qu'elle est fixée dans le Séminaire XI. C'est aussi à une relecture de la métaphysique d'Aristote et de la pensée de Descartes en ce qui concerne la question de la substance. Il revient sur la distinction de la substance étendue et de la pensée, pour faire valoir une autre substance, celle du corps en tant

[9] Lacan J., « Présentation des Mémoires d'un névopathe », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001 p. 214.
[10] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op.cit.,* p. 115.
[11] *Ibid.,* p. 116.

qu'il jouit. « N'est-ce pas là ce que suppose proprement l'expérience analytique ? – la substance du corps, à condition qu'elle se définisse seulement de ce qui se jouit. Propriété du corps vivant sans doute, mais nous ne savons pas ce que c'est d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela se jouit. »[12]
Lacan revient sur la distinction qu'il avait promue entre les registres de l'Être et du langage, pour lui substituer une unité substantielle, la dimension de la jouissance. C'est cette jouissance là que le terme de *parlêtre* fait valoir. La difficulté, bien sûr, c'est qu'à partir de ce moment, on perd tout repère pour saisir de quelle façon le *parlêtre* se débrouille avec la parole et la langue.
C'est à cette fin justement que Lacan va introduire le terme de la *lalangue*.

Lalangue
Cette invention, Lacan nous la présente dans le dernier chapitre du Séminaire XX. Mais le terme était préalablement apparu lors de deux séances du « Savoir du psychanalyste » à Sainte Anne, le 4 novembre 1971 et le 2 décembre 1971. Ces deux leçons se trouvent désormais dans le petit recueil *Je parle aux murs* [13], qui vient de paraître en même temps que le Séminaire … *Ou pire* [14]. Il indexe alors le rapport de *lalangue* à la jouissance et à l'inconscient. Si l'on part du langage tel qu'il est défini par la science, Lacan différencie, à partir de « Fonction et champ de la parole et du langage »[15] ce qui vient s'inscrire de réel dans la langue elle-même. Ce qui à partir de l'incompréhension permet d'induire que du réel est en jeu. Ce n'est alors qu'à partir de l'expérience analytique que peut se saisir la dimension de jouissance présente dans la langue, jouissance dont on ne peut supposer l'existence que du fait de la parole et de la langue. L'inconscient n'étant pas seulement corrélé au symptôme mais à une satisfaction, cela suppose une jouissance que l'on peut éprouver et dont on peut souffrir. La psychanalyse nous permet de saisir que toute proposition a une relation avec la jouissance et que la parole lui donne sa dimension de vérité, laquelle ne peut que se dire : « La psychanalyse nous confronte à ceci, que tout dépend de ce point pivot qui s'appelle la jouissance sexuelle. Seulement celle-ci se trouve ne pouvoir s'articuler dans un accouplement un peu suivi, voire même fugace, qu'à rencontrer la castration, qui n'a de dimension que de lalangue. »[16]
« Et c'est avec ça qu'on croit construire des choses correctes, alors que la première chose à toucher du doigt, c'est précisément la dissociation de la jouissance sexuelle. Il est évident que la question est de savoir comment *lalangue*, que nous pouvons momentanément dire être corrélative de la disjonction de la jouissance sexuelle, a un rapport évident avec quelque chose du réel. Mais comment de là aller à des mathèmes qui nous permettent d'édifier la science ? Ça c'est véritablement la question, la seule question. Et si nous regardions d'un peu plus près comment s'est foutu, la science. »[17]
La trouvaille de Lacan est là : *lalangue* introduit un débat avec la linguistique. Nous avons déjà indiqué que la linguistique structurale ne pouvait répondre aux exigences de la science moderne.
Jean-Claude Milner développe longuement ce point dans son livre « Introduction à une science du langage »[18]. Il souligne que la linguistique structurale correspond à une définition de la science relevant plus d'Aristote que de la science moderne. La linguistique structurale ne

[12] *Ibid*., p. 26.
[13] Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011.
[14] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, … *Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011.
[15] Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Le Seuil,1966, p. 237.
[16] Lacan J., *Je parle aux murs, op. cit*., p. 62.

[17] *Ibid.*, p. 74.
[18] Milner J.-C., *Introduction à une science du langage*, Paris, Points, 1998.

se présente pas comme une science expérimentale, ni ne se décline en un ensemble de techniques. Milner la critique sur son statut de science. De même, Lacan introduit le terme de *lalangue* pour échapper à une psychologie reposant sur les seuls fondements de la connaissance et de l'apprentissage. Terme formé à partir de ce qu'il définit, c'est-à-dire que le signifiant *lalangue* est lui-même un terme issu de *lalangue* – Lacan l'introduit en le mettant en tension avec la question du mathème. Si le terme de *lalangue* de s'inclure lui-même s'exclut du champ et de l'univers des paradoxes de Russell, l'exigence du mathème reste présente. Ce n'est plus à partir d'une stratification que ce mathème se déduit mais à partir d'une pratique de l'écriture qui s'origine de la béance et du trou. Il s'agit toujours de produire les mathèmes qui rendront transmissible le discours analytique et son opération. Pour cela, il faut maintenir une exigence de transmission sans la linguistique structurale comme science. C'est pour cette raison que la question du savoir est au cœur du Séminaire XX.
« Mais le point-pivot, la clé de ce que j'ai avancé cette année, concerne ce qu'il en est du savoir, dont j'ai accentué que l'exercice ne pouvait représenter qu'une jouissance. »[19]

Transmission
L'exercice du savoir représente une jouissance, *lalangue* a rapport avec le réel, et le dernier chapitre du Séminaire *Encore* vise à introduire la différence à partir de laquelle pourra s'écrire quelque chose du réel et de la jouissance qui est le lot du *parlêtre*. Cette altérité n'est plus celle de l'articulation signifiante, mais celle qui peut s'extraire à partir de la jouissance elle-même. Abandonnant l'appui pris sur la dialectique hégélienne, Lacan indique que l'Autre n'est ni premier ni préalable. Il ne peut que s'extraire de l'Un qui lui est premier. Non de l'Un de la classe, de l'Un de l'univers, de l'Un qui assure l'unité dans tous les recoins de son être, mais de l'Un que la langue fait exister. Il s'agit de cette profération insensée « *Y a d'l'Un* » qui ne cesse de vociférer et de s'essaimer. Il s'agit aussi de ce « *Y a d'l'Un* » qui permet de nommer, de désigner, d'écrire au lieu même où, avant, il n'y avait rien. Ce « *Y a d'l'Un* », c'est ce qui se dépose de l'existence du langage, du fait que l'être humain soit confronté à la parole et quand le langage s'écrive. C'est l'Un qui est à l'origine de toute écriture, bien avant qu'elle ne se précipite par la parole.
Si *lalangue* vient désigner ce qui dans la parole est de l'ordre du même, Lacan ne dégage sa fonction que pour extraire une altérité qui prend naissance dans la coalescence du signifiant et de la jouissance. C'est à définir cette altérité qui ne s'enracine pas dans l'articulation signifiante que Lacan s'emploie avant d'aborder la question de *lalangue* : « Comment situer dès lors la fonction de l'Autre ? Comment, si, jusqu'à un certain point, c'est simplement des nœuds de l'Un que se supporte ce qui reste de tout langage quand il s'écrit, comment poser une différence ? Car il est clair que l'autre ne s'additionne pas à l'un. L'Autre seulement s'en différencie. S'il y a quelque chose par quoi il participe à l'Un, ce n'est pas de s'additionner. Car l'Autre – comme je l'ai déjà dit, mais il n'est pas sûr que vous l'ayez entendu – c'est l'Un-en-moins. »[20]
Et de préciser encore : « Ce qui s'écrit, en somme, qu'est-ce que ce serait ? Les conditions de la jouissance. Et ce qui se compte, qu'est-ce que ce serait ? Les résidus de la jouissance. »[21]
Si l'Autre ne s'additionne pas à l'Un, il ne fait pas deux avec lui. Il n'est pas le même ni le semblable que l'on pourrait ajouter à l'un pour faire deux. Il ne s'agit donc ni de deux éléments semblables, ni de deux éléments différents que l'on pourrait ajouter. L'Autre ne peut que s'extraire de l'Un, la différence ne peut se creuser que dans l'Un. C'est la différence entre une conception du collectif qui repose sur l'addition, sur le un *plus* et une conception du collectif qui repose sur le *un par un* au fondement de la pratique à plusieurs. L'altérité ne

[19] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op. cit.,* p. 125.
[20] *Ibid.,* p. 116.
[21] *Ibid.*, p. 118.

s'origine pas de la présence des autres qui formeraient un tout dont nous serions exclus et auprès duquel on chercherait à se faire reconnaître. L'altérité se creuse dans la solitude même du *parlêtre*, au lieu même où il est étranger à lui-même, lieu d'un exil dont il ne peut se défaire.
Dans ce désert, ce qui s'additionne ne s'articule pas, mais se condense, livrant le *parlêtre* à un excès dans lequel il ne peut que se consumer et se perdre. À défaut d'articulation et d'addition, il n'y a qu'un moyen d'opérer cette différenciation : par soustraction. L'altérité n'est donc pas l'un-en-plus, mais l'un-en-moins à distinguer de l'au-moins-un. Isoler l'Un, c'est l'extraire du tout et faire ainsi déconsister la totalité, soit introduire la logique du *pas-tout* à partir de laquelle l'écrit est rendu possible. Par cette opération à l'intérieur de l'Un il se déduit une logique *a minima* permettant de nommer les conditions de la jouissance et ses résidus. D'où s'indique que cette opération a pour conséquence de réfréner la jouissance. Lacan nous fournit une clinique différentielle qui ne se fonde plus sur la structure, mais sur la prise en compte de la primauté de la jouissance. Il s'agit de repérer le réel à partir duquel le *parlêtre* s'est trouvé confronté à un « jouis ! » provenant de sa rencontre avec l'impératif du signifiant, le lieu où la jouissance a fait retour et la façon dont il a pu s'en débrouiller en y trouvant son bon-heur.

La réponse de Lalangue
L'expérience analytique enseigne que la jouissance trouve sa substance dans la matière même de la langue et du langage. Lacan désigne par *lalangue* ce qui donne forme à la jouissance au cœur même de la langue, ce qui de la langue est en résonance avec ce qui se jouit du corps. C'est aussi le lieu où peut s'opérer cette première opération introduisant de l'Autre au lieu de l'Un. *Lalangue* est ce que nous pouvons isoler dans la langue de chacun. C'est aussi la fonction à partir de laquelle, quelque chose peut s'écrire de la jouissance. Elle ne sert pas à la communication, comme l'expérience le démontre. Cette *lalangue*, Lacan la qualifie de *lalangue* maternelle et elle n'est pas pour rien dite ainsi. *Lalangue* est constituée à partir des premiers mots, des premières phrases entendues par le nourrisson. Elle est édifiée par le bain de langage que le sujet habite au moment de son arrivée dans le monde. Aussi bien la mélodie, le son, la tonalité caractérisent cette langue. À ce titre, toutes les langues ne sont pas équivalentes pour l'être parlant. Il a un lien singulier avec la langue qui a rythmé le mouvement de ses premières expériences. Ainsi *lalangue* est liée à la première part perdue du *parlêtre*, le sein ainsi qu'à ses premières expériences, qu'elles soient de satisfaction ou de douleur. *Lalangue* se constitue dans un tissage serré entre les paroles, les sons, les gestes, les expressions et la jouissance : aussi bien la douleur que la satisfaction. Elle se constitue aussi à travers les diverses rencontres de l'être parlant avec les autres qui l'entourent et qui lui parlent ou se taisent. La jouissance qui est en jeu dans *lalangue* est une première réponse au réel auquel le sujet est confronté. C'est dire que *lalangue* n'est pas seulement reprise des paroles entendues, elle est le résultat d'un choix, face à ce qui déboule sur le petit d'homme. Elle est une réponse, qui garde en son cœur la trace d'une jouissance que le sujet peut ignorer mais à laquelle il consent. Ce n'est pas l'apprentissage qui est au principe de son advenue, mais l'expérience de jouissance. Ce jeu, si l'on peut dire, jeu en tant qu'il crée un écart, est ce qui rapproche la communication de la jouissance de *lalangue*, en tant que la première se fonde sur la réplique. Mais, au niveau du dialogue, cette réponse se divise, entre la question et la réponse. Elle consiste à incarner dans l'Autre, la « réponse qui est déjà là ». L'opération de confier à l'Autre, d'incarner dans l'Autre, cette réponse préalable, différencie *lalangue* de la communication. L'être parlant répond avec la mise en jeu de *lalangue*, sans en passer par l'Autre de la parole et du langage. Ce qui implique que la réponse n'est pas déjà là, qu'elle se constitue au fur et à mesure de son surgissement, Lacan le formule ainsi dans le Séminaire

XX : *Mais lalangue sert-elle d'abord au dialogue ? Comme je l'ai autrefois articulé, rien n'est moins sûr.*[22]

Le dialogue avec l'autiste

La question du dialogue résonne pour nous avec le titre des dernières journées du RI3 : « Le dialogue avec l'autiste ». Y a-t-il un dialogue possible avec l'autiste, en tant que le sujet dit-autiste représente à ce niveau le sujet qui a affaire avec la jouissance et non avec le langage. Certainement pas si l'on s'en tient à la définition classique du dialogue que Platon nous a livrée dans sa métaphysique. Le dialogue entre Socrate et ses élèves permet de faire émerger une vérité présente avant même que le dialogue ne soit entamé. L'apprenti philosophe accouche d'une vérité éternelle. C'est ce modèle que reprend le névrosé, dans son amour immodéré pour une vérité qui le précède.

Le dialogue possible au niveau de *lalangue* est celui qui met en acte l'invention et la trouvaille, celui qui respecte la fonction du semblant en consentant à ce que la vérité ne puisse se dire toute. Dialogue, non en fonction de sa valeur d'échange avec l'autre mais de sa valeur d'usage par rapport à la satisfaction. Ce n'est pas le discours du maître qui peut nous donner une idée de ce dialogue à chaque fois inédit, mais le discours analytique en tant qu'il se fonde sur l'impossible du rapport sexuel : « Si j'ai dit que le langage est ce comme quoi l'inconscient est structuré, c'est bien parce que le langage, d'abord, ça n'existe pas. Le langage est ce qu'on essaye de savoir concernant la fonction de lalangue. »[23]

La fonction de la langue.

Une fois posée *lalangue* dans son nouage avec la jouissance, Lacan aborde le registre du langage et celui de l'inconscient en faisant résonner autrement *l'inconscient structuré comme un langage*. En inversant les termes, en provoquant une dissonance, il nous livre tout à trac que le langage, d'abord, ça n'existe pas. Le langage n'est plus ce qui précède le sujet, mais un produit du discours de la science, lequel tente de saisir comment nous nous débrouillons du fait que nous sommes parlants. C'est au niveau du langage que nous essayons de savoir ce qu'il en est de la fonction de *lalangue*. Cela nous indique qu'il n'y a pas seulement la fonction du langage et de la parole, mais aussi celle de *lalangue*, qui est même première par rapport à celle du langage, celui-ci se définissant comme une tentative de savoir. Si le langage est une tentative de savoir, comment opère la fonction de *lalangue* ? L'inconscient lui, est un savoir qui ne se sait pas et qui – pour une grande part – échappe à l'être parlant. C'est justement à partir de ce savoir qu'un accès est rendu possible à la fonction de *lalangue* : « L'inconscient est le témoignage d'un savoir en tant que pour une grande part, il échappe à l'être parlant. Cet être donne l'occasion de s'apercevoir jusqu'où vont les effets de *lalangue*, par ceci, qu'ils présentent toutes sortes d'affects qui restent énigmatiques. Ces affects sont ce qui résulte de la présence de *lalangue* en tant que, de savoir, elle articule des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé. »[24]

Parvenus à ce point, il ne faut pas aller trop vite pour suivre les énonciations fulgurantes de Lacan qui prennent appui sur la fonction de la hâte pour nous conduire dans ces confins où le *parlêtre* est confronté au réel et où il ne peut répondre que dans la dimension de l'acte.

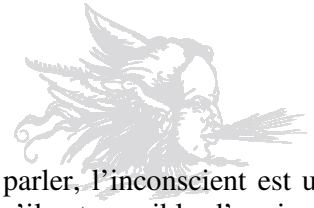
C'est à partir de l'inconscient que nous avons un témoignage des effets de *lalangue*. Ses effets se manifestent par des affects énigmatiques. Cette présence témoigne que ces effets touchent au réel, et que le *parlêtre* en est affecté. *Lalangue* opère une première mise en forme du réel, sous la forme d'un savoir qui se traduit au niveau des affects et de la perplexité qui peut en être la trace. Lacan situe ici l'inconscient comme témoignage des effets de *lalangue*. De la

[22] *Ibid*., p. 126.
[23] *Ibid.*
[24] *Ibid.*

même façon, le délire, l'hallucination, les phénomènes élémentaires, les constructions et inventions du psychotique et de l'autiste témoignent de ces effets, mais dans une dimension de certitude. Pour autant, dans chacun de ces cas, il s'agit de ce qui s'enracine dans un rapport à *lalangue*, au signifiant, et non pas à la dimension de l'objet et de l'image.
Fait primordial, ces affects résultent de la présence de *lalangue* en tant qu'elle articule des choses. En cela *lalangue* se distingue du langage qui résulte de l'articulation de deux signifiants. Comme on relie les différents sons pour prononcer des mots, *lalangue* articule les choses sans produire pour autant une liaison. Il s'agit ici de *choses*, au sens où Freud a pu parler de *représentation de choses*. Et cette articulation va beaucoup plus loin que ce que l'être parlant peut en énoncer comme savoir. Par exemple, au titre des *choses*, on peut dire que *lalangue* articule des S1 et S2 tout-seuls, sans que cela produise une articulation entre eux. C'est dire que *lalangue* articule des choses au moyen de ce dont elle dispose : les mots, les phrases entendues, les sons, la musique, le ton, toute la matière présente dans la langue maternelle. Cette première articulation est un traitement du réel qui doit comporter sa part de satisfaction c'est-à-dire aussi de souffrance. C'est avec le matériel que lui offre la langue que l'être parlant met en forme le réel. C'est saisissant lorsque certains autistes sortent des sons, des bruits, des remugles, des chuintements, du tréfonds de leur corps ou de sa surface.
Mais selon les indications de Lacan, le savoir est avant tout un fait d'articulation. *Lalangue* est un type de savoir à ne pas confondre avec le savoir énoncé : « Le langage est sans doute fait de lalangue. C'est une élucubration de savoir sur lalangue. Mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec *lalangue*. Et ce qu'on sait faire avec lalangue dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage. »[25]
Lacan continue de nous surprendre. Si le langage est le produit du discours scientifique, il est aussi fait de *lalangue*. *Lalangue* fait partie de sa matière, de ce qui lui donne corps. Il n'est pas question de considérer *lalangue* comme une étape dans l'apprentissage comme un simple passage où l'être parlant se détacherait du lot de jouissance accolée à un verbiage enfantin, primitif. Il ne se réduit pas au babillage, ni au plaisir que l'enfant trouve avec les mots. *Lalangue* est sans cesse présente à la surface même du langage que nous parlons tous les jours. La présence de l'inconscient témoigne de cela.
Loin de disparaître lorsque le sujet fait usage du langage et de l'articulation, elle reste présente dans le langage et fait trace de la rencontre du sujet avec la jouissance. Ce n'est plus la différence, l'altérité qui définit *lalangue*, mais le même, avec l'homophonie et l'amphibologie.
Lacan témoigne de cela tout au long de son Séminaire en faisant sans cesse appel à sa *lalangue*. Il atteste ainsi des traces de la rencontre de la jouissance au sein même de la langue que nous parlons, traces au niveau des équivoques, mais aussi de la grammaire.

L'élucubration
D'après le grand Robert une élucubration est la production (d'une œuvre) à force de veilles et de labeur. C'est aussi élaborer des idées de manière compliquée et peu claire.
Le savoir produit par le langage est *lourdingue*, il rate son objet plus souvent qu'à son tour, sans pouvoir le saisir dans la hâte requise pour opérer une coupure, dessiner un bord et opérer une transformation. À l'encontre de ce savoir pas assez leste, l'inconscient se présente comme un savoir-faire avec *lalangue*. Le savoir, surtout s'il est laborieux, n'est pas forcément suivi de conséquences. Si le discours de la science produit des effets qui transforment notre monde, ce n'est pas le cas de tous les savoirs. C'est d'ailleurs particulièrement vrai en psychanalyse où il ne suffit pas de savoir pour lever un symptôme, il faut aussi que cette élaboration ait des conséquences. Au contraire du savoir linguistique sur le langage qui n'a pas forcément d'effet

[25] *Ibid.,* p. 127.



sur *lalangue* et sur la façon de parler, l'inconscient est un savoir-faire avec *lalangue*. C'est donc à partir de l'inconscient qu'il est possible d'avoir un effet sur *lalangue*, ou plutôt, de pouvoir utiliser le savoir mis en jeu dans *lalangue*, savoir qui produit des effets : les affects. Ce qui est donc visé est un savoir-faire avec les affects provoqués par la présence de *lalangue*, un savoir-faire avec la façon dont nous sommes affectés par le fait d'être parlants.

Un savoir-faire

Parler de savoir-faire, c'est risquer tout de suite le malentendu, de penser que nous détenons ainsi une solution pour traiter le rapport du *parlêtre* avec la jouissance. Certes, mais n'oublions pas que si l'inconscient est un savoir-faire, c'est aussi un savoir qui ne se sait pas, qui produit le refoulement et le symptôme. Il est lui-même au service de la jouissance, ce qui peut desservir l'être parlant qui en est affecté. Il faut donc lire ces termes de savoir et de savoir-faire en gardant présent à l'esprit l'interrogation que Lacan porte sur le savoir. Sans aller trop vite, nous voyons s'opérer une différenciation au sein de cet ensemble constitué par la langue, dans son lien avec la jouissance. *Lalangue* est une fonction au service de la jouissance, mais comme toute fonction, elle opère une mise en forme, visant à traiter le réel et la jouissance. De ce fait, nous sommes plus joués par *lalangue* que nous jouons d'elle. Toutefois, elle introduit le trou de l'énigme au lieu où le réel faisait valoir son « sans loi », son exigence insensée. Si le *parlêtre* est déjà là comme réponse au lieu dont il hérite, il réinvente au fur à mesure, retenant ou laissant de côté, faisant à l'occasion un travail d'élaboration pour pouvoir jouer du cristal de *lalangue*. C'est là ce savoir faire qui est la raison de l'inconscient, non en ce qu'il interprète, mais en ce qu'il est réel. Il ne s'agit donc pas de l'inconscient sur le versant du sens, mais de l'inconscient sur son versant de hors-sens.

Apprentissage et enseignement

Lacan questionne ensuite le savoir en opérant une distinction entre l'apprentissage et l'enseignement. Il ne suffit pas d'apprendre, encore faut-il apprendre à apprendre, ce qui suppose justement de saisir ce qui opère dans *lalangue*, ce qui nous affecte.

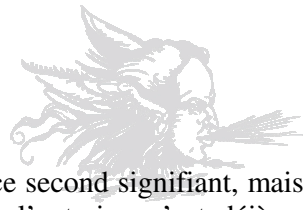
Lacan part de la question que pose Chomsky à propos du langage : celle de l'apprentissage. Dans les résultats il convient de considérer l'inconscient de celui qui a construit le dispositif. De même, il s'agit de savoir comment le savoir est enseigné.

L'idéal de la science est d'obtenir un savoir qui puisse se transmettre intégralement. Lacan introduit que le discours scientifique ne peut exister sans hypothèse. Au niveau de cette hypothèse Lacan inscrit aussi bien l'inconscient que *lalangue*. Pour introduire le discours scientifique, il faut interroger le savoir là où il est, c'est-à-dire dans le « gîte de lalangue », soit l'inconscient. Lacan n'oppose donc pas le savoir en jeu dans le discours de la science et celui qui est en jeu dans l'inconscient, puisqu'ils ont la même origine, *lalangue*.

« Mon hypothèse, c'est que l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant. C'est l'introduction de la différence comme telle dans le champ, qui permet d'extraire de lalangue ce qu'il en est du signifiant. »[26]

Une fois montré le lien, le nœud qui existe entre *lalangue* et le langage, *lalangue* et le discours de la science, Lacan peut dégager ce que le discours analytique apporte à la question du savoir. L'introduction de la différence permet d'extraire de *lalangue* ce qu'il en est du signifiant. Formule à confronter avec le sujet conçu comme sujet d'un signifiant. Si Lacan ajoute à la suite qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, cela ne réduit pas pour autant la force de frappe de ce qu'il vient d'introduire. Le sujet ici n'est pas présenté comme divisé par la chaîne signifiante. Il est présenté comme le sujet d'un signifiant qui, d'être isolé, ne fût-ce qu'un temps, de son pendant, se retrouve tout seul. Et la différence ne

[26] *Ibid.,* p. 129.



s'obtient pas en faisant appel à ce second signifiant, mais bien à partir du signifiant tout seul. En somme, isoler un signifiant, l'extraire, c'est déjà marquer sa différence sans que cela nécessite l'articulation entre deux signifiants. Nous ne sommes plus ici dans la logique temporelle qui prévaut lorsqu'il s'agit de la fonction de l'appel. Dans ce cas, c'est la réponse de l'Autre, le S1 qui après-coup, produit le S2. Ici, la réponse se produit au lieu même du *parlêtre*, sans nécessiter la présence de l'Autre et son interprétation. Ce qui ne veut pas dire que l'Autre n'est pas présent, mais ce qu'il énonce est pris comme impératif.

L'important n'est plus de produire l'articulation signifiante, mais de saisir que le seul fait d'extraire un signifiant, de l'isoler comme tel, pose l'hypothèse de l'existence du sujet. Et ce n'est qu'à partir de ce point d'extraction que la langue peut fonctionner, c'est-à-dire opérer une mise en forme du réel sous la forme de la jouissance. Si le sujet est évanouissant et ponctuel, il est toutefois nécessaire de faire son hypothèse pour que *lalangue* puisse remplir sa fonction, ce qui ouvre à l'élaboration d'un savoir-faire possible.

La difficulté que représente la lecture de ce dernier chapitre, c'est que Lacan ne cesse de brouiller les pistes en entrecroisant deux temps de son enseignement, celui du signifiant articulé et celui du signifiant tout seul. Mais, ce qui indique que le passage s'est effectué entre ces deux temps, c'est l'introduction par Lacan d'un terme longtemps délaissé, celui de signe : « C'est parce qu'il y a l'inconscient, à savoir *lalangue* en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé l'être parlant, que le signifiant peut être appelé à faire signe. Entendez ce signe comme il vous plaira, y compris comme le *thing* de l'anglais, la chose. Le signifiant est signe d'un sujet. »[27]

Le signifiant n'est plus seulement considéré dans son rapport avec un autre signifiant, sur le versant de l'articulation, mais comme signe d'un sujet. Lacan va d'ailleurs jusqu'à réduire ce signe à la dimension de la chose, autre façon de reprendre ce qu'il a dit plus haut, que le savoir consistait à articuler des choses.

Il poursuit cette voie en parlant du savoir de l'un. Il ne s'agit plus du savoir que produit l'interprétation, mais du savoir qui se détache de l'acte de prélever un signifiant de *lalangue*. C'est un savoir qui vise la jouissance en tant qu'il n'y a de jouissance que d'un corps : « Le savoir de l'un se révèle ne pas venir du corps. Le savoir de l'un pour le peu que nous puissions dire, vient du signifiant Un. Le signifiant Un vient-il de ce que le signifiant comme tel ne soit jamais que l'*un-entre-autres* référés à ces autres, n'étant que la différence d'avec les autres ? La question est si peu résolue jusqu'à présent que j'ai fait tout mon Séminaire de l'année dernière pour mettre l'accent sur ce *Y a d'l'Un*.

Qu'est-ce que veut dire *Y a d'l'Un* ? Du *un-entre-autres*, et il s'agit de savoir si quel qu'il soit, se lève un essaim signifiant, un essaim bourdonnant, ce S1 de chaque signifiant, si je pose la question *est-ce d'eux que je parle* ? je l'écrirai d'abord de sa relation avec S1. Et vous pourrez en mettre autant que vous voudrez. C'est l'essaim dont je parle.

S1 (S1 (S1 (S1)))

Le S1, l'*essaim*, signifiant-maître, est ce qui assure l'unité, l'unité de la copulation du sujet avec le savoir. C'est dans *lalangue*, et pas ailleurs, en tant qu'elle est interrogée comme langage, que se dégage l'existence de ce qu'une linguistique primitive a désigné du terme d'élément, et ce n'est pas pour rien. Le signifiant Un n'est pas un signifiant, il est l'ordre signifiant en tant qu'il s'instaure de l'enveloppement par où toute la chaîne subsiste. »[28]

C'est à partir du signifiant tout seul extrait de *lalangue* que peut se déduire un savoir, qui ne peut s'obtenir du seul fait que les signifiants se définissent de leur différence, conception de la

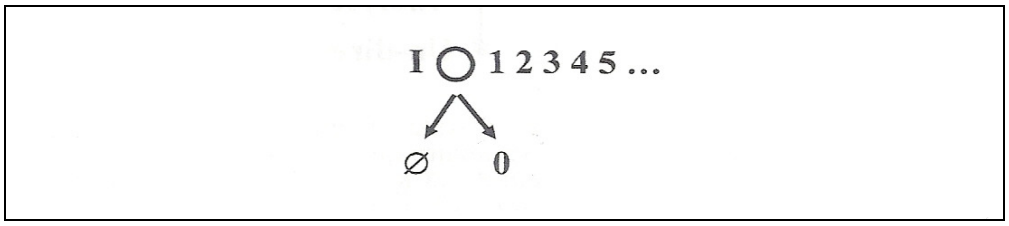
[27] *Ibid*., p. 130
[28] *Ibid*., p. 130.

linguistique structurale. Cette version privilégiée par Lacan en devient une entre autres. Il oppose à l'un-entre-autres, le *Y a d'l'Un*. Si l'on prend comme hypothèse ce *Y a d' l'Un*, ce n'est plus la chaîne qui se présente, mais le bourdonnement, la ruche, le bruit, l'essaim de chaque signifiant. Cela se différencie au niveau du S1 qui s'éparpille, qui s'émiette, qui s'essaime.

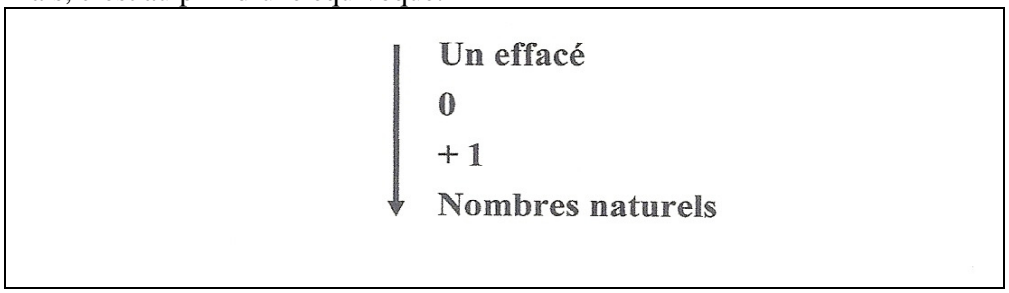
Si *lalangue* est savoir sur la jouissance et le réel, de le mettre en forme avec la *motérialité* de *lalangue,* c'est par l'extraction d'un signifiant, en l'isolant comme tel, que se fait jour une chance de revenir sur l'unité que ce savoir constitue avec la jouissance de *lalangue*. Il s'agit d'extraire des éléments de *lalangue* du sujet pour que de l'essaimage qui en résulte puisse s'ouvrir la voie d'un autre *mode-de-jouir* que celui dont s'appareille le sujet. Pour cela, il faut procéder avec *lalangue* comme avec le langage, c'est-à-dire en extraire la grammaire, l'élément, la syntaxe et le vocabulaire. Il s'agit en somme de dénouer ce qui s'est noué, d'en trouver la logique pour que du nouveau puisse s'inventer dans le rapport du *parlêtre* avec sa jouissance. C'est en procédant à l'écriture de ce qui se noue et se dénoue au niveau de *lalangue* qu'il est possible d'user d'un savoir-faire qui permette à la jouissance de condescendre à la satisfaction.

Actualité du signifiant tout seul

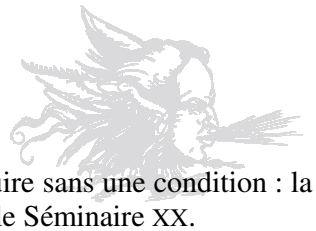
Il me semble que c'est cette opération sur *lalangue* et sur le signifiant tout seul que J.-A. Miller a reprise cette année dans son Cours[29] : « Après vous avoir annoncé cet Un-tout-seul, il faut maintenant que je vous familiarise avec lui. Je dirai d'abord que c'est le Un à partir duquel vous pouvez poser et penser toute marque, parce-que c'est seulement à partir de lui que vous pouvez poser et penser le manque. Il s'agit de la marque originelle à partir de laquelle on compte – 1, 2, 3, 4 … – mais à la condition d'en passer d'abord par son inexistence. Il va falloir que je mette cela au tableau, pour que vous en gardiez quelque mémoire. Ce Un-tout-seul, je l'écris, pour le différencier, à la latine : I. C'est cet Un que vous effacez et qui vous donne le manque, ce manque qui a été attrapé comme ensemble vide à partir de la théorie des ensembles, et dont un Frege a fait le signe de l'inexistence : il n'y a pas, il n'y a pas le Un. Quand ce manque est obtenu, la suite des nombres peut alors se développer par récurrence, et d'abord en inscrivant ce manque comme un 1. La suite des nombres se branche sur le Un effacé. »



Mais, c'est au prix d'une équivoque.



[29] Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « l'être et le Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 16 mars 2011, inédit.



Cette extraction ne peut se produire sans une condition : la contingence d'une rencontre. C'est ce que nous indique Lacan dans le Séminaire XX.

« Car, il n'y a là rien d'autre que rencontre, la rencontre chez le partenaire des symptômes, des affects, de tout ce qui chez chacun marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme être parlant, de son exil du rapport sexuel. N'est-ce pas dire que c'est seulement par l'affect qui résulte de cette béance que quelque chose se rencontre, qui peut varier infiniment quant-au rapport au savoir, mais qui, un instant, donne l'illusion que le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire ? Illusion que quelque chose non seulement s'articule mais s'inscrit, s'inscrit dans la destinée de chacun, par quoi, pendant un temps, un temps de suspension, ce qui serait le rapport sexuel trouve chez l'être qui parle sa trace et sa voie de mirage. »[30]

Pour que cette rencontre ait chance d'aller à l'écriture, il vaut mieux que le partenaire en question n'oublie pas que son action repose sur son lien à *lalangue, lalangue* qui est la sienne, lien qui marque la trace de son exil du rapport sexuel, et qui le rattache lui aussi à sa condition de *parlêtre*. C'est à partir de là qu'un dialogue est possible, qui ne s'enracine pas dans la vérité, mais qui prend acte de l'énigme, c'est-à-dire de la perplexité qui a précédée l'advenue d'une articulation dans *lalangue*. Ce qui dessine un espace où *lalangue* cesse d'être morte, pour s'enrichir des inventions qui témoigne du réel de la rencontre. Que cette *lalangue* puisse retrouver sa vivacité, c'est de cela dont témoigne la joie que nous trouvons dans notre travail.

[30] *Ibid.*, p. 132.